

# JEUNES ET RAPPORT À L'ESPACE PUBLIC

Cas du quartier Eddaya, ville d'Oran

*Gharbi-Abdellilah Radia*  
*Département de sociologie*  
*Université d'Oran*

## Résumé

*Notre travail et nos préoccupations de recherche portent essentiellement sur la ville d'Oran. La thématique générale dans laquelle nous inscrivons nos travaux, est le phénomène d'urbanisation en Algérie, en tant que processus en cours et les pratiques, les logiques et représentations sociales des différents acteurs sociaux, à l'origine de ce processus.*

*Dans ce champ de réflexion, la ville et la société sont dans un rapport de coexistence et d'interaction, la pensée sociologique définissant la ville comme :*

- Le lieu de l'organisation sociale, à travers les conduites, les pratiques, les appropriations de l'espace urbain*
- Le lieu de l'exercice du pouvoir politique*
- Le creuset des cultures*

**Mots clés :** *jeunes, Oran, quartier Eddaya, espace public*

L'espace public étant un fragment de la ville, du quartier, des modes d'appropriation et des manières d'être des habitants s'y construisent au fur et à mesure.

L'espace urbain que constitue la ville d'Oran, nous interpelle par son histoire urbaine, son caractère métropolitain et particulièrement son processus d'urbanisation

## **1- ORAN, ESPACE URBAIN ET ACTEURS SOCIAUX**

### **1-1- La dualité ville offerte / ville vécue**

Nos différents travaux sur la ville d'Oran ont porté, en premier lieu durant les années 2000/2001, sur une analyse sociologique des plans urbains dont elle a été l'objet et les logiques des institutions de décision et des concepteurs de ces plans, qui se sont opposées à celles des habitants, ces derniers rejettent la ville conçue et produisent un espace urbain selon leurs propres représentations et leur désir.

La zone d'extension Est, qui compose l'essentiel des nouvelles constructions a été notre premier terrain d'enquête, il s'agit d'un pan de la ville planifiée et réalisée, le futur Oran, en prolongement du front de mer, et qui continue à s'étendre toujours dans une direction linéaire Nord-est, imposée par les contraintes du site géographique dans lequel se trouve la ville.

Aborder la ville en tant qu'objet social, en tant que lieu de l'action, de l'organisation et du changement social, dénie implicitement le fait qu'elle soit seulement l'affaire des institutions et de la technique (État et professionnels de la ville) et que les

habitants, pour lesquels sont conçus les projets urbains, sont encore perçus comme un objet quantifiable, manipulable.

Les nouvelles approches encouragent la démarche socio-anthropologique, je cite : « La sociologie des espaces habités tente de réfléchir à la manière dont ces espaces sont produits, modelés, modifiés, détournés, imaginés par les hommes en société, (...) comment ces espaces sont vécus et rêvés, comment ils concrétisent des rapports sociaux, des consensus, comme des conflits ou des rejets. » (Ostrowetsky, 1996)

Cette dimension dans l'approche de l'espace urbain implique tous les acteurs sociaux, car la ville est le fait de tous ses usagers.

Dans cette première recherche, nous nous sommes intéressés à ce qui est considéré comme espace vital, constitué essentiellement par le logement et les espaces extérieurs collectifs : les espaces d'accès au logement (routes, allées...), la cage d'escalier, la place publique, l'aire de jeux, les espaces verts et enfin la rue.

Nous avons investi ces espaces urbains pour mesurer la dualité ville plan / ville vécue en interrogeant ceux qui l'habitent et qui forcément la subissent, tout en tentant de percevoir si, en référence aux travaux du philosophe Henri Lefebvre, (1968), il émanerait de ces catégories sociales une revendication de la ville et du droit à vivre en ville.

Deux catégories sociales très présentes se sont fortement manifestées par des stratégies diverses sur l'espace habité (le logement et l'espace extérieur) ; il s'agit des femmes et des jeunes, qui dans leur quête du mieux habiter et du mieux vivre dans

ces nouvelles cités, s'adonnent à des pratiques d'appropriation des espaces et revendiquent leur droit à la ville.

Pour les premières, c'est une revendication double, celle d'un espace privé conforme à ses représentations (90 % des habitantes ont procédé, avec leur conjoint, à des modifications à l'intérieur de l'espace domestique), et celle d'un espace collectif extérieur, pour ses besoins de rencontre et de convivialité avec le voisinage et de loisir pour les enfants et les jeunes.

Ce premier travail nous a également permis de juger de l'ampleur de la demande des jeunes et de leur désir d'une ville intégratrice pourvoyeuse d'espaces de vie collective (espaces de travail, de savoir, de détente, de loisirs et de rencontre). Notons qu'il s'agit d'un nouveau quartier de logements, sensé contenir toutes les commodités et qui a rassemblé des familles provenant de l'ancienne ville et de la périphérie, formées de jeunes ménages ou de familles de cadres.

### **1-2- Ville vécue et stratégies des jeunes dans l'espace urbain public**

Dans le cadre d'une enquête exploratoire, effectuée en 2006/2007, portant sur la problématique du devenir de l'urbanisation et du rapport des habitants à l'espace urbain, dans les quartiers anciens de la ville d'Oran, nous nous sommes attachés principalement sur le quartier « Eddaya », ancien centre de recasement, situé dans la partie sud de la ville et qui se retrouve aujourd'hui au cœur de celle-ci.

Nous avons constaté que les jeunes habitants de ce quartier ont une visibilité manifeste dans l'espace public, ils semblent se poser en interface, non seulement par leur présence, mais

surtout par leur manière d'être dans cet espace, plus apparente, plus fréquente, plus agressive et diversifiée, dans l'espace public. Chaque fois que nous investissons les lieux, ils sont les premiers à accourir et à nous interpeller sur l'objet de nos visites, particulièrement dans ce quartier dit « populaire », appelé « cité musulmane du petit lac » durant la période coloniale.

Sa création remonte à 1954, dans le cadre de la politique coloniale du regroupement, pour ce cas précis, il s'agissait de familles déplacées des monts des Béni Chougrane.

Ensuite dans le cadre du plan de Constantine (1958/1959), d'autres familles ont rejoint le quartier, suite à la politique de relogement des habitants des bidonvilles, qui avaient proliférés à la périphérie des grandes villes.

C'est donc une population déracinée et démunie qui s'installe aux portes de la ville. (Bourdieu, Sayad 1964)

Depuis, ces habitants ont développé un sentiment mitigé d'exclusion et d'appartenance à l'espace urbain oranais, sentiment particulièrement fort eu égard aux représentations qu'ils ont de l'espace public et de la marginalité urbaine dans laquelle est confiné leur quartier, mis à l'écart des interventions des institutions en matière d'aménagement urbain et d'infrastructures de base.

Dans les représentations collectives, ce sentiment de mise à l'écart ne serait il pas dû à l'histoire du quartier, à ce mouvement migratoire forcé, non volontaire des anciens, ou encore au modèle de sociabilité et du lien social encore lié à l'appartenance originelle ?

### **1-3- Les référents notionnels**

#### **1-3-1- la notion d'appropriation**

Partant de ces faits, nous abordons la notion d'appropriation en nous référant au sociologue P.H. Chombart de Lauwe, qui précise que : « L'acte d'appropriation de l'espace n'est pas un acte individuel isolé. L'appropriation est sociale par essence, elle est communication, elle est profondément marquée par les rapports sociaux, l'ensemble des structures sociales, les idéologies. » (1981)

Dans cette problématique, quelle est la place des jeunes dans cet espace « reformulé », sachant que c'est à travers eux que se reflète la société en train de se faire ? Sociétés et espaces se fondant l'un dans l'autre, l'espace public est l'un de ces espaces et les jeunes une catégorie sociale active. Ils occupent et transforment les espaces extérieurs selon des usages multiples : travail informel, tractations d'affaires, rencontres, convivialité, jeux, contrôle et production de l'information.

Cette expression des jeunes, dans l'espace « public » participerait à comprendre leur sentiment d'exclusion du reste de la ville (chômage, précarité du quartier, absence des institutions en charge de la ville).

Dans ce contexte social, il nous semble que les pratiques individuelles et collectives des jeunes ne relèvent pas seulement d'un besoin économique, elles sont également révélatrices d'un besoin de se valoriser et de valoriser leurs espaces, par leur implication à tout ce qui se produit dans cet espace (événements familiaux, volontariat pour des travaux d'entretien dans le quartier, protection des filles du voisinage...).

N'est ce pas là des formes de compétences qui se construisent au fur et à mesure, par les jeunes habitants, dans l'espace urbain public ?

### **1-3-2- La notion de jeunesse**

La jeunesse est définie de façon générale par le passage de l'enfance à la vieillesse ; c'est l'âge de l'énergie vivante, de la force et de l'espoir, de l'ambition et de l'entreprise. Selon Olivier Galland, sociologue spécialisé dans les recherches sur la jeunesse, dans la société traditionnelle on passe directement de l'enfance à la vieillesse, sans traverser l'étape de la jeunesse proprement dite. Alors que dans la société moderne, le critère de l'âge est important, la période jeunesse pouvant aller jusqu'à 40 ans.

### **1-3-3- La notion d'espace public :**

Les sciences sociales utilisent la notion d'espace public, en référence à Jürgen Habermas, lieu du politique, la sphère publique est en opposition à la sphère privée de la famille, du foyer.

Tel que proposé par les professionnels de la ville, l'espace public est destiné à accomplir une fonction déterminée (récréative, repos, détente...) et pour un usage collectif. Dans ce cas, il est imposé, aucune modification n'y est tolérée ; c'est cela qui donne naissance à ce que R. Cattedra appelle la « confrontation » (2000) et qui oppose les logiques des concepteurs à celles des usagers (les habitants), ces derniers n'étant pas de simples récepteurs, sont porteurs d'un capital culturel, un habitus, défini par le sociologue P. Bourdieu, comme prédispositions (acquises par la socialisation), et qui s'adaptent aux nécessités du monde social, elles sont à l'origine des pratiques sociales. Ceci permet

aux habitants d'évoluer dans leur environnement urbain, en déployant leur savoir faire « contribuant ainsi, matériellement et symboliquement à façonner, modeler et (re) qualifier l'espace urbain » ; cette formule révèle une autre dimension de l'espace public, celle d'un espace inventé par la société. C'est donc cette double dimension, à la fois matérielle et symbolique qui caractérise l'espace public qui nous intéresse.

L'appropriation et l'usage d'un espace donné (public ou privé) ne relèveraient plus de la survie ou d'un besoin économique, mais d'une compétence construite au fil des trajectoires.

Là intervient la dimension de l'espace public comme concept, interpellant le sens et pas seulement la matière. Les usages des jeunes que nous avons enquêtés illustrent cela ; pour eux, il n'y a pas de séparation entre l'espace domestique privé (la maison) et l'espace public (la rue), car non seulement nul n'est étranger dans cet espace, tout le monde se connaît, mais aussi, la temporalité dans l'usage de cet espace est organisée socialement entre toutes les catégories sociales ; notre observation directe (Présence et entretien avec les usagers durant plusieurs jours et à des heures différentes de la journée), nous a permis de constater que l'espace urbain public est pratiquement cédé aux jeunes, en fin de journée. Leur temporalité est spécifique, car liée à leur type d'occupation, ce sont en majorité des travailleurs informels spécialisés dans la revente de produits d'occasion, ils sortent du quartier durant toute la journée et reviennent, pour investir la rue et la place du marché, soit pour continuer leur vente ou pour exercer une autre occupation, ou simplement pour se retrouver entre eux.



## **2- L'histoire socio-urbaine du quartier**

Pour mieux comprendre cette relation des jeunes à l'espace extérieur, il est utile de revenir à l'histoire « urbaine » du quartier.

Comme précisé, il s'agit d'une cité de recasement qui a regroupé la population autochtone sur un site salin (sebkha), à proximité de la décharge publique de la ville et d'un dépôt de casse appelé la ferraille (déchets des usines, carcasses de voiture...). L'évaporation du lac engendrait des nuisances (odeurs, humidité et nuages de gaz toxiques des ordures ménagères et autres).

Construite par la municipalité de la ville d'Oran, cette cité était constituée de minuscules parcelles (40 à 60 m<sup>2</sup>) sur lesquelles ont été érigées des petites maisons de 1 à 2 pièces sans aucune commodité sanitaire et où on était entassées des familles nombreuses, le taux d'occupation par logement a toujours été supérieur à la moyenne (5 en 2008), il atteint 8 personnes par logement.

L'entassement, l'inconfort et le sous équipement ont toujours caractérisé ce quartier. La promiscuité des constructions empêche l'intimité familiale ; la trame urbaine extérieure est exigüe, petites ruelles qui se croisent pour déboucher sur des impasses appelés « Khouchas ».

### **2-1- L'infrastructure dans le quartier**

**La période coloniale :** l'infrastructure se résumait à la présence d'une grande place, autour de laquelle, ont été implantées des baraques en bois, qui faisaient office de boutiques. Toutes les issues déversent sur cette place ; elle sépare le quartier en deux

parties, la partie haute, au-delà du grand boulevard, à la limite de la ville européenne et la partie basse proche de la sebkha et de la décharge publique. Cet espace, érigé au milieu du quartier, rappelle le modèle antique de l'agora, où tout le monde est égal et où l'on participe à la prise de décision. Il rappelle également l'espace Souk où tout s'achète et se négocie et où s'organisaient la « Halqa » hebdomadaire, sorte de divertissement et d'échanges culturels, de savoirs de tout genre (médecine traditionnelle, poésie, chants, danse et contes populaires..).

Dans la partie sud du quartier, était implanté un grand marché aux puces appelé « la ferraille », destiné à toute la région, il occupait une emprise aussi grande que la surface habitée et pouvait sa main d'œuvre localement. Cette dernière s'est spécialisée, par nécessité, elle a donné un statut au quartier, celui de marché des produits d'occasion de tout genre, allant de la pièce détachée aux appareils électroménagers ; marché fréquenté essentiellement par les populations pauvres de la ville et de sa périphérie.

En matière d'espaces collectifs, il existait deux hammams et une maison faisant office de mosquée, dans la partie nord du quartier.

Deux cafés maures ont constitué pendant longtemps l'espace de loisir des hommes, aujourd'hui, les jeunes ont droit à un espace, salon de café plus moderne, situé sur la rive nord du quartier, entièrement consacré à eux, particulièrement pour les matches de football et les « grands débats » politiques et autres.

Un phénomène particulier a attiré notre attention, les jeunes sont supporters de deux équipes internationales de football, les uns supportent le Barça, les autres le Real Madrid, les premiers sont ceux qui habitent la partie sud du quartier (la plus dému-

nie et la plus ancienne), le deuxième groupe est représenté essentiellement par des jeunes qui sont dans la partie mitoyenne au centre-ville sur le boulevard, zone requalifiée et occupée par des habitants plus nantis.

## **2-2- Composition sociale des habitants du quartier**

Comme précisé auparavant, il s'agit à l'origine d'une population déplacée d'une région agricole, les chefs de famille ont tous déclarés avoir été fils de petits propriétaires terriens ou de paysans pauvres, amenés par la force des circonstances, vers un espace ville qui leur était étranger, la ville pour eux signifiait le colon persécuteur et le travail en usine, hostile à leur qualité de ruraux déracinés.

P. Bourdieu le décrit de la manière suivante : « Rapprochement de groupes autrefois séparés dans l'espace, accroissement de la taille de l'unité sociale, organisation nouvelle de l'habitat et du réseau de déplacements, tels sont les traits les plus importants et les plus constants du bouleversement qui affecte le substrat morphologique des groupes » (1964).

A l'indépendance, les quatre « grandes villes » du pays ont été particulièrement envahies par le mouvement d'exode rural et leurs capacités ont été très vite absorbées, à l'exception d'Oran, dont le parc logement disponible lui a permis de résister plus longtemps, ce qui lui a valu la réputation d'être épargnée par la crise de logement jusqu'à la fin des années 1960.

Ceci a néanmoins porté préjudice aux quartiers populaires, qui n'ont jamais désemplis, de nouveaux occupants, poussés par l'exode, sont arrivés.

Le centre ville a connu un mouvement d'occupation spontané des immeubles et des habitations, par les oranais (ceux qui habitaient déjà la périphérie et les quartiers musulmans). Mais, avec la promulgation, en 1966, des premières lois de l'État algérien sur la gestion du patrimoine immobilier, prévoyant le prélèvement de loyers sur les biens « vacants », Oran centre a été recomposé une seconde fois, la précarité de la majorité de la population algérienne de cette période particulière ne lui permettait pas d'honorer tous les arriérés cumulés ; une partie des habitants des quartiers populaires est retournée dans les anciennes habitations, laissant place aux commerçants et professions libérales, venues des quatre villes, qui encadrent la région oranaise : Mascara, Mostaganem à l'est et Tlemcen et Nedroma à l'ouest. Ce retour, tout en allégeant le centre européen a aggravé la situation socio urbaine des quartiers populaires, dont Edayya.

### **2-3- Le quartier Eddaya aujourd'hui :**

Aujourd'hui, c'est grâce à l'auto-construction et à la solidarité familiale, (Mehdi Larbi, 2008) que le quartier connaît une embellie relative par l'agrandissement et la densification en hauteur des habitations, l'introduction des sanitaires et des réseaux de gaz et d'assainissement et surtout le traitement des façades. L'infrastructure s'est également renforcée, grâce à la politique étatique d'équipement par :

- La suppression des baraques et l'installation, à leur place d'un marché couvert
- Le siège de la mairie
- Une polyclinique et une crèche municipale

- Réalisation de six nouvelles écoles (il n'en existait que deux dans un état de grand délabrement), un CEM et un lycée.
- Construction d'une voie rapide, dans la partie sud du quartier, elle a permis d'isoler la sebkha et ses nuisances. Cette voie fait office de voie de contournement périphérique, bien que dangereuse pour les piétons, elle a valorisé l'espace, en le ceinturant sur sa partie sud, dans laquelle ont été également implantés des espaces de jeux récréatifs, en particulier pour les enfants.
- Déplacement de la « Ferraille » dans une commune limitrophe (El Kerma à 8 km), ce qui a posé des problèmes d'éloignement aux nombreux brocanteurs de la cité.
- De nouvelles constructions ont été réalisées sur le site, ce sont des habitations individuelles, destinées à des employés de la mairie et au relogement de familles de sinistrés, ils provenaient tous d'autres quartiers de la ville.

### **3- Caractéristiques de la population enquêtée**

Suite à notre enquête exploratoire qui a porté sur toute la partie sud du quartier, la plus ancienne, nous avons pris au hasard 100 ménages pour faire nos premières estimations qui vont être complétées par une enquête qualitative auprès de populations cibles. Notre questionnaire guide comprend deux axes :

- Le premier axe identifie la famille et le chef de ménage (variables démographiques et sociologiques).

- Le deuxième axe s'adresse aux jeunes :
  - 1- Leur activité économique
  - 2- Leurs représentations et rapport à l'espace urbain public
  - 3- L'Organisation dans le quartier : solidarité, bénévolat, associations, club de sport...

Nous avons pris un échantillon privilégié de 74 jeunes, que nous avons choisi dans les ménages enquêtés, disponibles pour ces premiers entretiens, nous avons opté pour la tranche 18-40, en référence à la méthode de O. Galland.

### **3-1- Quelques données sur les 100 ménages : à titre indicatif**

Ce sont des données qui concernent les chefs de famille : il s'agit de 88 hommes et de 12 femmes, le plus âgé des chefs de ménage ayant 89 ans et le plus jeune 24 ans.

	Niveau scolaire				Profession				Origine géographique		
	Analph	Prim	Moy Second	Sup	Ret	Fonct	Prof. liber	Chômeur	Oran	Mascara	Relizane
Femmes	37%	26%	10%	1%	7%	2%	-	-	32,50	31, 10	16,25 %
Hommes	28%	28%	12%	6%	42%	22%	21%	17%			
Total	65%	54%	22%	7%	49%	24%	21%	17%			

Source : notre enquête 2006

Il s'agit là de quelques indications sur la situation sociale des familles enquêtées, qui montrent la précarité dans laquelle vit une grande partie de la population du quartier. L'analyse socio urbaine laisse apparaître que la moyenne d'âge des chefs de ménages est assez élevée, ce qui laisse supposer que les jeunes se mettent assez tard en ménages (retard de l'âge du mariage ou dépendance au ménage parentale), dans ces deux cas de figure, le problème du logement des jeunes et la pauvreté des familles, sont les raisons les plus invoquées : « La cohabitation de plusieurs frères mariés dans la maison parentale est une pratique obligatoire, ils se marient dès qu'ils ont un travail stable. Par contre, le maigre salaire, la pénurie de logement et les ressources de leurs parents insuffisantes pour couvrir les charges des autres frères et sœurs, ne permettent pas aux jeunes mariés de se séparer de leur famille, après leur mariage ». (Mehdi Larbi, 2008)

### **3-2- Quelques données sur les jeunes :**

#### **Situation de l'activité des jeunes**

	18-25 ans	26-40 ans
Scolarisés	11	-
Travailleurs	07	19
chômeurs	12	25
total	30	44

*Source : notre enquête 2006*



### Situation des habitations

Taille de l'hab.				État de l'hab.		
+4pcs	4 pcs	3 pcs	2pcs	Mauvais	Moyen	Bon
17 %	31 %	12 %	38 %	27 %	54 %	19 %

*Source notre enquête 2006*

*N.B : 68 % des jeunes ont déclaré que leur maison familiale a été modifiée*

**Les relations de voisinage :** 90 % des jeunes les considèrent importantes, mais pour la majorité : « elles ne sont plus comme celles de nos aînés » ; elles sont plus distantes quant aux échanges de visites régulières, elles s'enveloppent du modèle urbain, elles deviennent occasionnelles. Par contre, elles sont très intenses au cours des événements familiaux (mariages, maladies, décès...) dans ces cas, la solidarité des voisins prend des proportions spécifiques, elle va au-delà des dons d'argent, les maisons des voisins s'ouvrent à tout le monde, tout ce qu'ils possèdent est affecté à l'événement. Les formes de solidarité que décrivent les habitants d'Eddaya, semblent contredire les travaux des sociologues de l'école de Chicago pour lesquels les relations en ville sont superficielles et secondaires ; le cas des habitants d'Eddaya contredit cette thèse et rejoint les conclusions de J. Keller pour qui les relations de voisinage chez les anciens ne sont pas celles qui existent de nos jours, elles sont simplement différentes.

## **4- Les pratiques des jeunes dans l'espace urbain public**

### **4-1- L'activité et le travail informel**

Notre investigation du terrain avec les jeunes est partie d'un postulat constaté dans leur discours, celui d'une attitude de réaction par rapport à leur exclusion sociale, chômage, échec scolaire, précarité de l'habitat, et leur exclusion de la ville et des avantages qu'offre le centre ville.

Cette réaction se résume à la recherche d'une valorisation et d'une reconnaissance individuelle par le gain d'argent, ils veulent : « rapporter de l'argent à la maison et participer au budget familial », et collective par la revalorisation de l'espace urbain public : bénévolat pour l'entretien et nettoyage des rues, réfection des canalisations collectives et dans beaucoup de cas, entraide pour des travaux d'intérieur.

Deux types d'activités des jeunes en particulier caractérisent le quartier, la première commune à tous les quartiers populaires, le commerce ambulante (charrettes et étals) dans l'espace public autour du marché, pour la vente de produits de consommation divers.

La seconde, **l'activité de la brocante**, patrimoine spécifique au quartier encore très présente, est héritée du passé (pères et grands pères ont exercé cette activité), mais reste paradoxalement valorisante. Autant elle a stigmatisé les aînés, autant aujourd'hui, elle particularise l'occupation économique des jeunes du quartier qui ont su utiliser un savoir faire ; en effet, sur les 74 individus de notre échantillon, 43 ont déclaré exercer ce travail au quotidien avec une organisation qui s'adapte aux exigences du marché et se modernise.

#### **4-2- Organisation du travail de la brocante : « la khourda », dans le jargon local.**

Une organisation du métier se fait par une répartition des tâches, rappelant l'organisation à la chaîne dans l'entreprise économique moderne. Ces tâches sont liées aux moyens financiers et matériels de chaque individu de la chaîne :

**a- La collecte de la marchandise :** tous les matins, les collecteurs partent à la recherche de la marchandise, ils sillonnent la ville et sa région, ils vont partout, dans les décharges publiques, les décharges sauvages et chez les particuliers (ils invitent les vendeurs potentiels, par leurs appels à la criée, les oranais sont habitués à cela, comme à celui des vendeurs d'eau douce).

Le moyen de transport utilisé est spécifique, adapté à l'activité, il a été usité par les aînés aussi, c'est une sorte de grosse brouette en bois, barouetta, ou carrossa (de carrosse), les appellations ici, ont une connotation espagnole, le quartier a abrité des ouvriers d'origine espagnole, il est également limitrophe d'un ancien quartier espagnol (Bastié).

La fabrication de la brouette est locale (par des artisans du quartier). Aujourd'hui, ce moyen tend à disparaître, il est remplacé par des charrettes ou parfois même, des véhicules.

**b- Les pourvoyeurs :** ce sont généralement les plus âgés et les plus aisés, ils dotent les collecteurs de la charrette (coût 10 à 15000 DA) et d'un « salaire » de 200 à 250 DA/jour. Les déclarations des jeunes sont unanimes pour dire que toute cette activité dépend de la confiance tacite qui existe entre eux.

Elle attire aujourd'hui d'autres jeunes plus nantis ou provenant d'autres quartiers qui investissent un capital financier ou matériel (local) et bénéficient du savoir faire des jeunes du quartier.

Une activité plus lucrative s'installe par l'ouverture de points de vente sur les grandes artères du quartier, la nouvelle clientèle, provient particulièrement de la périphérie, ce sont des revendeurs pour les nouveaux quartiers pauvres d'Oran.

#### **4-2-1- La temporalité dans le travail informel**

Le travail est organisé selon une temporalité spécifique, la collecte se fait la matinée. Les jeunes retournent au quartier pour la livraison de la marchandise aux « patrons » ; ils rentrent dans leur famille, comme tout travailleur, et après quelques heures de repos, pour beaucoup d'entre eux, ils réinvestissent l'espace urbain public à un horaire précis, après la prière d'El Asr, et les heures de travail officielles.

A partir de 17 heures, les jeunes envahissent les artères principales du quartier et le marché, ils installent des étals de fortune à même le sol et s'adonnent à leur activité privilégiée, la revente de produits de récupération, d'appareils électroménagers, de plomberie, de meubles et de vêtement qu'ils ont collecté pour eux-mêmes ou qu'ils ont racheté, à leur tour.

Devant l'absence de perspectives, d'ouverture vers la ville et ses opportunités limitées, les jeunes se replient dans leur quartier, par la revalorisation des activités des anciens, porteuses d'un savoir faire exclusif et reconnu.

Cette organisation semble nous informer sur des compétences collectives urbaines cachées. Sur le sentiment de responsabilité que nourrissent beaucoup de jeunes, sur la quête de la reconnaissance qu'ils ont perdu, parce qu'ils ne répondent pas aux normes sociétales (éjectés de l'école et de toutes les institutions).

#### **4-2-2- La fin de journée et la rencontre avec les autres**

A partir de ce que nous avons observé dans la rue, et à la lecture de premiers résultats de nos questions, à propos de leurs manières d'être et de faire dans les espaces extérieurs, il s'avère que les jeunes sortent pour rencontrer les autres, pour aller aux nouvelles, mais selon des préférences par rapport aux espaces et à des groupes distincts.

Toutes les réponses des jeunes quant à l'existence d'espaces de rencontre et de détente, dans le quartier, ont désigné quatre espaces : **la rue, le stade, le café et la mosquée.**

Les nuances restent au niveau du degré de fréquentation :

- Pour 35 % des jeunes, c'est plutôt la rue
- Pour 20 % des jeunes, c'est plutôt le café
- Pour 18 % des jeunes, c'est plutôt la mosquée
- Pour 17 % des jeunes, c'est plutôt le stade

10 % des jeunes interviewés ont déclaré, n'avoir aucun lien dans le quartier, leurs espaces de rencontre sont ailleurs, en priorité le centre ville.

Les réponses des jeunes quant aux personnes qu'ils fréquentent dans ces espaces :

- Des jeunes voisins du même haouch : 10 %
- Des jeunes voisins de la même rue 32 %
- Des jeunes du même quartier : 30 %
- Des membres de la famille ou anciens voisins : 27 %

Dans tous les cas, l'espace urbain public devient le refuge des jeunes habitants, il renforce le lien social par le partage, c'est un lieu d'offre de travail et d'affaires « nous nous regroupons pour échanger des informations sur les opportunités de travail. »

Il est également celui de l'identification au groupe : « Chez moi, je ne peux pas m'amuser, je sors pour rire, plaisanter jouer avec mes copains. »

L'échange est codifié, les jeunes ont leur propre langage et un humour spécifique qui leur permet de s'identifier. Ils remplissent la rue, ils ont leur manière de l'occuper, ils sont seuls, entre eux.

La lecture urbanistique des espaces extérieurs nous permet de constater son dénuement, l'absence de mobilier urbain, parfois même, pas d'éclairage. C'est un espace vide, rempli par eux, leur présence lui donne sens et vie. : « C'est quand je suis dehors, avec mes amis, que je me sens en confiance, protégé. En même temps, je m'informe de tout ce qui se passe dans le quartier et ailleurs à Oran. »

Les observations de Mehdi Larbi confirment cette forme d'appropriation par les jeunes de l'espace public : « Quand ils s'éloignent de ces espaces, ces derniers perdent leur sens, la rue est définie à travers eux. En cas d'absence de l'un d'eux, l'inquiétude s'empare des autres, ils se questionnent sur les raisons de cette absence : a-t-il réussi à trouver un travail, à quitter le quartier... ? »

Ils ont besoin de se voir, se rencontrer pour se rassurer les uns les autres, ils sont dans une relation de complémentarité. Ils ne souhaitent pas être séparés, car ils ont une histoire sociale commune et partagée.

## **Bibliographie**

1. ABRIC, J. Claude, *Pratiques sociales et représentations*, Paris : Éd. PUF. 2001.
2. ALTHABE G., SELIM M., *Urbanisme et enjeux quotidiens*, Paris : Anthropos, 1985.
3. BERTRAND, Jean Michel, *Pratiques de la ville*, Paris : Éd. Masson, 1978
4. BOURDIEU, Pierre, *Algérie 1960, structures économiques et structures temporelles*, Paris : Éd. De Minuit, 1977.
5. BOURDIEU, Pierre, SAYAD, Abdelmalek, *Le déracinement*, Paris : Éd. De Minuit, 1964.
6. BOURDIEU, Pierre, *une introduction*, Éd. La Découverte, collection AGORA Pierre Mounier, 2001.
7. CARLIER, Omar, *Espace maghrébin, la force du local*, Paris : Éd. L'Harmattan, 1998.
8. COLONNA, Fanny, *Être marginal au Maghreb*, Paris : CNRS, 1993.
9. COQUERY, Michel, *Quartiers périphériques et mutations urbaines : le cas d'Oran*, *Revue méditerranéenne*, N°4, Tome 6, 1965.

10. CHOMBART DE LAUWE, Paul-Henri, Transformations sociales et dynamique culturelle, Paris : Éd. CNRS, 1981.
11. GRAFMEYER, Yves, Logement, quartier, sociabilité s/d SEGAUD M., logement et habitat, l'état des savoirs, Paris : Éd. La Découverte, 1998.
12. HABERMAS, Jürgen, L'Espace Public, traduction de Marc B. De LAUNEY, Éd. Payot, 1978.
13. HAUMONT, Nicole, L'Urbain dans tous ses états, Paris : L'Harmattan, 1998.
14. LEFEBVRE, Henri, Le droit à la ville, Paris : Anthropos, 1968.
15. OSTROWETSKY, Sylvia, s/d, Sociologues en ville, Paris : L'Harmattan, 1996.
16. MEHDI, Larbi, Solidarité et société, analyse des formes de solidarité dans le quartier populaire Eddaya Oran, thèse de doctorat, 2008.
17. Plan d'aménagement et d'urbanisme du groupement d'Oran (PDAU), Oran : Bureau d'études urbaines : URSA, 1998.